

L'OBSERVATEUR.

JOURNAL CRITIQUE.

J'observe tout; j'appuie le bon; je combats le mauvais, et je dis, en riant, à chacun la vérité.

VOL. II.

QUÉBEC VENDREDI 23 SEPTEMBRE, 1859.

No. 23

METROPOLE ET COLONIE. (*)

(Suite et fin.)

III.

Ce serait se tromper étrangement que de croire que le Canada restera toujours ce qu'il est; que la colonie, ne deviendra pas, d'une manière ou d'une autre, dans un temps plus ou moins rapproché, un pays indépendant. Il faudrait ne pas connaître comment ont été constitués les différents royaumes de l'ancien monde et les républiques américaines, pour dire que la même destinée n'est pas celle du Canada. Avec un territoire immense, des ressources inépuisables mais à peine connues et une population qui est, maintenant, plus nombréuse que ne l'était celle des États-Unis à l'époque de l'indépendance, il est presque impossible qu'il en soit autrement. D'ailleurs on comprend parfaitement bien en Angleterre que les Canadiens ne peuvent plus rester en tutelle, et que pour les y maintenir il faudrait sacrifier en hommes et en argent, beaucoup plus que le gouvernement de la métropole doit ou peut même faire. Car pour l'Angleterre, le Canada est plutôt un fardeau qu'une sinécure. Les dépenses du gouvernement militaire de la province sont énormes et ne sont, certes, pas compensées par les profits que les marchands anglais retirent du pays; et véritablement, l'Angleterre ne tient au Canada qu'à cause de la prépondérance qu'elle peut, par ce moyen exercer sur le nouveau monde. Elle y tient parce que si ses colonies d'Amérique étaient annexées aux États-Unis, si Cuba et le Mexique subissaient le même sort, elle se trouverait en face d'une puissance qui menacerait non seulement la Grande Bretagne mais l'Europe entière. Devant cet avenir il n'est pas étonnant que l'Angleterre songe à faire de toutes ses colonies une espèce de confédération dont elle serait légide. Les événements aussi extraordinaires qu'inattendus qui d'un moment à l'autre peuvent surgir en Europe ou en Amérique, l'obligent à sacrifier son monopole colonial pour ne point perdre sur ce continent, une prépondérance qui a coûté tant de sacrifices. En façonnant à sa manière un pays indépendant, à côté de la république voisine, un voisin sinon dangereux au moins incommode pour celle-ci est trouvé. Les anglais ne peuvent plus désirer d'avantage en Amérique.

Voilà pour l'Angleterre.

Le Canada gagnera-t-il à ce changement? Cela dépendra du plus ou du moins d'entente qui existera entre les démocrates Canadiens Français et les libéraux des autres origines. Il est certain que si le parti des "étrangers" qui, aujourd'hui gouverne la province, réussit à se cramponner aux marches du trône vice royal que l'Angleterre semble disposée à donner à ses colons d'Amérique; la baqueroute que l'on ne retarde, en Canada, qu'en prélevant les taxes les plus lourdes, sera inévitablement déclarée, parce qu'à la corruption du gouvernement actuel on ajoutera le luxe effréné des cours, et que le peuple ne pourra plus payer les violons. De plus, à côté, ou peut être sur les ruines des partis actuels, d'autres partis seront formés, non point pour défendre des droits ou des principes, mais, pour protéger des favoris et tout leur bagage de cour. La guerre civile, aujourd'hui, possible, deviendra, alors, inévitable; et, une fois, allumée, qui peut dire qu'elle ne s'éteindra point dans le sang de ses auteurs et de leurs victimes?

Nous ne sommes point pessimiste mais l'état actuel du pays nous fait craindre pour l'avenir. Les hommes honnêtes, généreux et sincères, dégoutés de la politique du pays, s'abstiennent de la lutte, quand tous devraient s'unir, non pour favoriser telle ou telle dénomination religieuse, telle ou telle origine, mais pour arracher l'état d'entre les mains de ceux qui le dépouillent, les uns au moyen de la religion, les autres au moyen du pouvoir!

Obtenir que l'état soit gouverné par l'état et au profit de l'état, mais non plus par et pour un parti privilégié; respecter chaque culte, chaque nationalité, mais ne jamais permettre que l'intolérance ou le fanatisme, égrainant un chapellet ou feuilletant une bible, prenne en main les rennes de l'état; parce que la patrie est une mère qui aime indistinctement d'un égal amour tous ses enfants, mais ne veut et ne peut être servie en marâtre par des fils qui la saignent et la ruine: tel est le but vers lequel doivent tendre tous ceux qui ont à cœur le repos et la prospérité de leur patrie. Sinon, au lieu de le faire avancer vers l'autonomie nationale, l'indépendance changerait le titre politique du peuple Canadien, mais non sa position.

Au lieu d'être Anglais le monopole se rait Canadien.

DIALOGUE.

François—Hourra! hurra! nous avons le Chemin de fer du nord.

Joseph—Quand le commence-t-on?

François—Au plus vite; dans quinze jours, un mois; cependant le maire nous a dit, l'autre jour, à la grande assemblée, que, peut-être on ne commencera pas les travaux avant trois mois. Tu ris....

Joseph—Et j'ai, certes, raison de rire, bien que le sujet soit très grave; mais quand je vois des gens tomber si cocasement dans le piège qu'on leur tend, je ne sais si je dois me moquer de l'impudence des dupes plutôt que de la simplicité des dupes.

François—Tu es donc opposé au chemin de fer du Nord, puisque tu ne crois point qu'on le fera?

Joseph—Au contraire; je suis autant que qui que ce soit, en faveur de cette entreprise, mais ce à quoi je serai toujours opposé, c'est que cette entreprise devienne une "poule d'or" entre les mains de quelques intrigants et un minotaure pour les citoyens de Québec.

François—Je ne crois pas que le maire veuille nous tromper. Il semble trop persévérant pour n'être pas sincère!

Joseph—Je connais un monsieur plus persévérant que lui. Ce monsieur se nomme le peuple. Ce monsieur le peuple est doué d'une telle patience, d'une telle persévérance à se laisser leurrer que, ma foi, sous le rapport des affaires publiques, c'est le monsieur le plus cocase que je connaisse!

François—Et qu'est-ce que cela prouve?

Joseph—Cela prouve, qu'en cette occasion, plus qu'en aucune autre, les véritables ennemis du peuple, après l'avoir par leur mauvaise administration, mis dans la pénible situation dans laquelle il végète, veulent lui faire croire, aujourd'hui, qu'ils vont venir à son secours. C'est-à-dire qu'après avoir pillé ses finances il vont les lui remettre; qu'après lui avoir fait faire carême depuis cinq ans, il vont, enfin, tenir pour lui, table ouverte!

François—Il ne faut point exagérer les choses, Je conviens que ceux qui avec le maire Langevin, se trouvent à la tête du Chemin de fer du Nord ne sont point des enfants Jésus, mais puisqu'ils y sont, il faut les tolérer, et leur aider même à obtenir des capitaux.

Joseph—Permettez-moi de vous faire une question: Croyez vous que le diable puisse faire quelque chose qui soit bon?

[*] Voir les Nos 17 et 19.